

PORTRAIT : REGINE LE JAN

*Portrait réalisé sous la direction de Roxane Gray
Préparation : Johanna Amar, Basile Breyer, Mehdi Deghrar
Réalisation et montage : Nicolas Boileau*

Circé. Histoires, Cultures & Sociétés
<http://www.revue-circe.uvsq.fr>

Entretien disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.revue-circe.uvsq.fr/regine-le-jan-portrait/>

Pour citer cet article :

Régine Le Jan, « Portrait », in *Circé. Histoires, Cultures & Sociétés*, Numéro 9, 2016.

URL :

Itinéraire de recherche

Un grand nombre de travaux et d'articles de recherche notamment, une participation accrue aux programmes scientifiques internationaux, des objets d'étude diversifiés, un lien tenu entre l'enseignement et la recherche semblent caractériser votre parcours. Quels ont été les choix qui ont guidé ce parcours ?

C'est une question difficile mais je dirais que finalement, il n'y a pas de choix déterminé au départ. Je n'ai pas décidé au début de ma carrière ou au début de mes travaux de recherche de m'orienter dans une direction particulière. En fait, je dirais que c'est une orientation progressive avec une diversification et un approfondissement toujours progressifs d'un certain nombre de champs de recherche. Ce n'est pas vraiment un choix de départ.

Dans mon orientation et dans ma diversification, ce qui a été déterminant, c'est ma participation dans les années 1990 au programme « Transformation of the Roman World » qui a réuni une centaine d'historiens, spécialistes de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age sur un programme qui a duré cinq ans. J'étais dans une team qui s'appelait *Power and Society* avec des collègues qui sont devenus des amis, avec lesquels j'ai continué à travailler et de toutes nationalités en particulier britannique, allemand et néerlandais. Et je pense que, oui, cela a été déterminant dans ma diversification. Il y avait aussi des archéologues. Là aussi, cela a été, non pas une découverte, mais une ouverture et un enrichissement personnel considérables.

Et puis après j'ai continué au fond, comme d'autres de ce programme-là, dans des programmes qui étaient issus de « Transformation of the Roman World ». J'ai participé au programme dirigé par des allemands « Staat und Staatlichkeit », et d'autres. Et j'ai voulu moi-même, une fois devenue professeure, créer des programmes de ce type et c'est dans ce cadre-là que j'en ai créés.

Et puis alors le lien tenu entre l'enseignement et la recherche - je ne sais pas ce que c'est tenu – mais c'est quelque chose à laquelle je suis attachée. A la transmission. Alors bien entendu, tous les enseignants chercheurs disent qu'il faut transmettre les connaissances etc. Moi, c'est peut-être moins la transmission de connaissances que la transmission d'orientations et que le désir de participer à la formation des étudiants qui m'a guidé et j'ai éprouvé le plus grand plaisir à former les doctorants en particulier.

Interdisciplinarité

Votre doctorat d'État soutenu à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne en 1992, *Famille et pouvoir dans le monde franc (VIIe-Xe siècle). Essai d'anthropologie sociale* inscrit vos travaux dans les disciplines historiques et anthropologiques. Quelle est la nature de cette interdisciplinarité dans votre travail de recherche et, plus généralement, dans l'écriture de l'histoire médiévale aujourd'hui ? Quels en sont les principaux apports, limites et perspectives ?

Cette orientation interdisciplinaire est d'abord anthropologique [et] n'allait pas de soi au départ, n'allait pas de soi dans les années 70-80. Et j'ai commencé une thèse d'Etat classique en reconstituant des familles, des généalogies - dont bien entendu je me suis servie par la suite puisqu'elles sont dans la thèse - et elles ont constitué la base, je dirais, du travail ainsi que le dépouillement. Mais pour l'orientation qui a finalement été celle de la thèse telle qu'elle a été soutenue et telle qu'elle a été publiée, ce n'est pas le travail de départ ni de dépouillement qui a compté, c'est la lecture, effectivement, des anthropologues qui est venue dans un deuxième temps. Mais l'avantage des thèses d'Etat, c'est qu'on avait le temps justement et on pouvait prendre les années nécessaires pour orienter le sujet comme on le voulait.

Donc là encore, ce n'est pas un choix de départ, c'est un choix qui s'est imposé à moi à partir du moment où j'ai lu non seulement les travaux des historiens mais qui peut-être n'allaient pas très loin dans le domaine anthropologique - sauf peut-être quelqu'un comme Pierre Toubert dans sa thèse, dans le chapitre sur la parenté. Mais donc la lecture des anthropologues et en particulier des anthropologues de la parenté m'a orientée dans une autre direction. Et finalement, j'ai fait le pari, toute seule d'ailleurs, de construire cette thèse de cette manière-là en m'intéressant à la filiation, à l'alliance, à la résidence, ce qui était une approche qui ne se faisait pas dans les thèses d'histoire. Cela a surpris mais finalement, cela a été très bien reçu par le jury et puis par les lecteurs ensuite. Mais je dirais que c'était plutôt une forme d'inconscience à l'époque qu'autre chose mais que je n'ai jamais regrettée.

Cette approche anthropologique a été essentielle pour moi par la suite mais j'ai aussi progressivement diversifié vers d'autres sciences sociales comme la sociologie par exemple, à laquelle je m'étais relativement peu intéressée finalement au départ, centrée que j'étais sur mon domaine qui était celui de la parenté. J'avais vu des choses mais sans savoir lu les sociologues. Donc la lecture des sociologues ensuite m'a confirmé l'intérêt de certaines approches. Et même, je dirais aussi l'ouverture vers la psychologie sociale que j'ai découverte à propos du stress social dans certaines périodes, pour certains articles, m'a également apporté. De même - ce n'est pas les sciences sociales - mais les travaux des préhistoriens, des archéologues préhistoriens qui travaillent sans texte et qui donc sont obligés d'avoir

recours à des modèles différents qu'ils tirent le plus souvent des sciences sociales, a été enrichissant également pour moi.

Et je pense que c'est essentiel pour les historiens médiévistes qui travaillent quand même sur des sociétés différentes - même si naturellement ce sont des sociétés complexes mais elles sont quand même différentes des nôtres avec d'autres valeurs, avec d'autres types d'organisation. Plutôt que de chercher nos racines ou nos origines, je pense qu'il vaut mieux essayer de comprendre comment ces sociétés fonctionnaient et comment elles se pensaient, elles s'organisaient etc. De ce point de vue, les travaux des spécialistes de sciences sociales y compris des économistes d'ailleurs - même si je ne suis pas spécialiste d'économie - mais ceux qui ont travaillé sur ces questions comme Polanyi etc. sont évidemment essentiels pour les médiévistes et je ne suis pas la seule à les utiliser.

De même, les travaux de Maurice Godelier ont été essentiels pour moi, dans un deuxième temps après ma thèse, justement parce qu'ils permettaient de bien utiliser les divers paramètres, à la fois le réel, l'idéal, le matériel, l'économique, la parenté, toutes ces choses-là, la place des femmes également. Donc je pense que la lecture de ces travaux est essentielle pour le médiéviste... Sachant bien entendu que le médiéviste reste un historien : c'est-à-dire quelqu'un qui étudie l'évolution, qui prend en compte la dimension chronologique que les spécialistes de sciences sociales ne mettent pas au premier plan même si maintenant ils font également intervenir l'évolution et les changements. Mais évidemment, l'histoire c'est autre chose.

Là encore, vous me posez la question des limites. Elles sont évidentes parce que d'abord, les sociologues, les anthropologues, les économistes travaillent sur les sociétés contemporaines et ont un terrain qui est constitué de groupes de vivants, tandis que les historiens n'étudient que les sociétés du passé donc leurs terrains, ce sont des gens qui sont morts, de toute façon. Donc évidemment, la perspective est complètement différente, sachant que ce qui paraissait irréductible pour le rapprochement des disciplines l'est moins maintenant dans la mesure où les spécialistes des sciences sociales se sont rendu compte que leur terrain était construit, que finalement les réponses de ceux qu'ils interrogeaient étaient largement conditionnées par la façon dont on les posait et par l'intermédiaire qui était choisi pour poser les questions. Donc évidemment, nos sources sont construites. Evidemment, les auteurs ont fait passer leurs préoccupations au premier plan mais finalement, l'historien peut travailler quand même dans ces perspectives-là.

Cadres d'analyse

Une autre caractéristique de vos recherches est l'ampleur de votre champ d'étude, conciliant un cadre géographique large et une chronologie étendue. Comment articulez-vous, d'une part, les trajectoires personnelles et le fonctionnement des structures et, d'autre part, le temps long et la rupture de l'événement dans vos recherches ?

Le cœur de mon champ d'étude est la période carolingienne, c'est-à-dire du VIIe au Xe siècle, c'est celle-là que j'ai approfondie durant toutes ces années. Mais j'ai été conduite à élargir en amont et en aval : en amont jusqu'au VIe siècle et en aval jusqu'au XIe siècle. Je ne me suis pas aventurée plus loin que le XIe siècle. Quant à l'espace, je suis spécialiste du monde franc, au sens large, c'est-à-dire l'ensemble du monde franc. J'ai été conduite à élargir un peu du côté de l'Italie et, bien sûr, de la Germanie. Le monde franc que j'entends au sens de l'extension de l'empire franc au IXe siècle : c'est-à-dire Germanie comprise et Italie comprise. Je ne suis pas spécialiste de l'Italie mais j'ai été amenée à travailler quand même un peu dessus.

Alors pourquoi une si large période parce que cela fait toute la période mérovingienne, la période carolingienne et, on va dire, le premier âge féodal ? D'abord par curiosité personnelle. J'aime bien travailler sur des choses que je ne connais pas au départ, c'est comme ça que je suis remontée. D'ailleurs, au départ, ma thèse d'Etat, c'était IXe-XIe. Et puis j'ai été amenée à remonter au VIIe siècle, ce qui m'a fait découvrir et approfondir la période mérovingienne ; à abandonner le XIe siècle parce que cela faisait trop mais je n'ai jamais cessé de m'intéresser au XIe siècle. Et puis le VIe siècle est venu par la suite. Je ne suis pas spécialiste uniquement du VIe siècle ni à fond du VIe siècle mais j'aime bien, par curiosité. Je trouve que le [haut] Moyen Age est un ensemble qui va du Ve jusqu'à la fin du XIe siècle – maintenant [c'est] la chronologie qui est adoptée - et qu'il est bon de pouvoir traiter à la fois de la longue durée et de certaines périodes en particulier. Donc il me semble que le cadre large permet là-encore, non seulement des comparaisons mais également de mieux comprendre les divers phénomènes.

Vous me demandiez comment j'articulais les trajectoires personnelles et le renforcement des structures ; le temps long et la rupture de l'événement dans mes recherches. J'ai beaucoup évolué, je dois dire, ce qui est normal. J'ai commencé à une période où on s'intéressait avant tout aux structures. D'ailleurs le titre de ma thèse, non publiée mais soutenue, était *Structures de parenté et pouvoirs* - c'est devenu *Famille et pouvoir*. C'était l'époque où on s'intéressait aux structures, aux groupes et

groupements et peu aux individus - la place des individus était réduite - et, au fond, très peu aux événements même si certains historiens faisaient encore de l'histoire événementielle. Mais l'orientation qui était la mienne était celle-là et je n'étais pas la seule. La réorientation s'est faite lentement. J'ai travaillé beaucoup avec les historiens allemands qui s'intéressent aussi à l'histoire des structures mais qui ont été très vite aussi adeptes des célébrations des grands événements qui permettait, à l'occasion d'un grand événement, d'organiser autour de cela, une énorme exposition, des énormes volumes avec colloques etc. Je pense à 799 pour la venue du pape à Paderborn où se trouvait Charlemagne etc. ; donc finalement des événements.

Actuellement, je m'intéresse beaucoup à la capacité des individus à agir et à faire des choix, à leurs marges de manœuvres, en quelque sorte, dans un système ou dans des sociétés où les contraintes collectives sont très fortes. Mais l'un n'empêche pas l'autre. En fait, on se rend compte que la marge de manœuvre aussi bien des hommes que d'ailleurs des femmes reste grande même si leurs actions s'inscrivent dans le cadre de fortes contraintes collectives. Je crois que c'est justement cette articulation entre la capacité des individus à agir à l'intérieur des groupes ou à s'en extraire complètement et, à ce moment-là, soit ils s'intègrent dans d'autres groupes soit ils sont complètement marginalisés. C'est cette articulation-là entre cette capacité et le poids des contraintes collectives qui fait aussi la richesse d'une société mais aussi d'étude historique. Donc dans cette perspective-là, j'ai été amenée à m'intéresser à certains individus et à examiner, déconstruire au fond, leurs actions, leurs actes en les expliquant par les intérêts de leurs groupes ou par des intérêts personnels. Le tout étant de faire la différence entre les deux parce qu'il ne faut jamais perdre de vue évidemment l'ensemble ou les contraintes, sinon on ne peut pas comprendre.

Quant aux événements au fond, je ne m'y intéresse que dans la mesure où ils sont révélateurs des changements qui sont à l'œuvre dans la société. Je ne les considère pas comme déterminants pour expliquer ce qui m'intéresse. Ils sont révélateurs néanmoins des changements ou des continuités. Je pense aux élections royales de 888 lorsqu'il y a élection d'un certain nombre de rois qui n'appartiennent pas à la famille carolingienne. Ce n'est pas l'événement en lui-même qui est important, c'est ce que ça révèle des changements qui sont intervenus et ce qui va se produire par la suite. Donc en fait révélateurs des changements, possibilité d'accélérer par l'événement des transformations en cours. C'est en cela que les événements me semblent intéressants. Ils ne sont pas sans intérêt mais je ne mets pas l'accent là-dessus. Ce sont aussi des choix personnels. Je mettrais plus l'accent sur les individus que sur les événements... Tout en considérant d'ailleurs que l'histoire politique est fondamentale.

Histoire des élites

Dans vos travaux, vous maniez beaucoup de concepts : la famille, les élites, le sacré, le réseau, les échanges... Dans quelle mesure l'utilisation de ces catégories permet de dévoiler la réalité des mécanismes sociaux ? Quelles précautions sont à prendre dans la manipulation de ces concepts en histoire médiévale ? Nous pensons par exemple au concept des « élites ».

Ce sont des concepts effectivement que je manie beaucoup parce qu'ils ont nourri ma réflexion sur la société du haut Moyen Age et parce que je suis persuadée qu'ils permettent sinon de révéler, comme vous dites, au moins d'approcher la réalité. Je ne pense pas qu'on connaisse jamais la réalité des mécanismes sociaux, ou même économiques ou politiques de ces périodes-là dans la mesure où il nous manquera toujours les sources pour le faire. D'autant que cette période-là n'est pas la période où on a le plus de sources. Mais en tout cas, tenter d'approcher une certaine réalité des mécanismes sociaux.

Par exemple, utiliser le terme d'alliance plutôt que celui de mariage - qui est quand même utilisé par les sociologues ou les anthropologues mais ils utilisent plutôt le terme d'alliance - m'a permis de mettre l'accent, d'insister sur la fonction sociale et politique du mariage qui, évidemment, dans nos sociétés n'est pas mise en avant. Lorsqu'on parle de mariage, ce n'est évidemment pas pour mettre en avant sa fonction sociale et politique ou sa fonction économique admettons, mais pour montrer comment deux individus choisissent de s'unir légalement, civilement ou religieusement. Tandis que là, en parlant d'alliance, on met bien en avant d'autres fonctions dont il faut bien penser qu'elles peuvent exister de nos jours aussi, implicitement et peut-être même inconsciemment, mais qui dans les sociétés passées étaient fondamentales, en particulier chez les élites. Savoir créer des liens entre deux groupes, créer ce qui me semble important dans ces sociétés-là, c'est-à-dire l'amitié, qui empêche la haine et la violence et qui permet aussi à des rivaux de coopérer tout en étant rivaux. De même, le terme d'échange des femmes montre bien comment l'alliance, le mariage s'inscrivent dans ces sociétés anciennes. C'est la même chose pour l'histoire ancienne, pour l'Antiquité, et c'est la même chose aussi pour l'époque moderne, cela a été bien montré. Comment l'échange des femmes crée au fond les liens sociaux essentiels dans les sociétés. Ce concept-là le montre mieux, plutôt que celui de mariage.

C'est pareil pour le concept d'élites. C'est un concept sociologique qui est né à la fin du XIXe siècle. Pourquoi avoir choisi le terme d'élite qui finalement était peu utilisé par les médiévistes ? Un peu par les bas médiévistes lorsqu'ils parlaient des élites urbaines par exemple, mais qui n'était pas beaucoup utilisé autrement, et pas du tout par les hauts-médiévistes alors que les antiquisants les utilisaient déjà. Tout d'abord parce que les concepts de noblesse, d'aristocratie prêtaient à confusion pour le haut Moyen Age. Il y avait eu des pages et des pages et des pages sur la noblesse au Moyen Age : est-ce

qu'elle existe, est-ce qu'elle n'existe pas etc.? Je suis persuadée qu'elle existe. D'ailleurs, ils se définissent comme nobles. Mais évidemment, il n'y a pas de noblesse au sens juridique du terme tel qu'on l'entend au bas Moyen Age avec des phénomènes d'anoblissement, de quart de noblesse, de huitième de noblesse etc.

Mais surtout, le terme d'élite permettait de prendre en compte ou de rendre compte de la diversité du groupe dominant. Dominant et non pas dirigeant : le groupe dirigeant correspond davantage à la couche supérieure, c'est-à-dire à ce qu'on appellerait la noblesse ou l'aristocratie. Le groupe dominant peut faire intervenir d'autres catégories de la population, à l'échelle locale par exemple, et jusque même les paysans enrichis ou les maires des villages à l'époque carolingienne - qui bien entendu n'appartiennent pas du tout à la noblesse mais qui se distinguent du reste de la population rurale dans un grand domaine parce qu'ils sont en relations avec les maîtres, avec les seigneurs : ce sont des médiateurs. Et donc ce concept d'élite permettait de rendre compte de cette diversité et de jouer sur une échelle beaucoup plus grande. C'est pourquoi j'ai préféré le terme « élite » dans les programmes de recherche qui ont été mis en place.

Histoire des femmes

Vos travaux ont également contribué à une réévaluation du rôle de la femme dans la famille et dans la société du haut Moyen Age. Vous parlez notamment d'une ambiguïté de la place des femmes, à la fois dominées et dominantes, dans les sociétés médiévales. Quelle est-elle ? Qui sont ces femmes et quelles sont leurs capacités d'action ou d'influence ?

Mes travaux sur la parenté ont mis en lien ce que j'appelle le caractère cognatique des sociétés médiévales, c'est-à-dire des sociétés où on prend en compte les deux lignes, c'est-à-dire paternelles et maternelles. En anthropologie de la parenté, des sociétés de ce genre n'ignorent pas la place de la femme et le rôle de la femme. D'ailleurs, aucune société n'ignore la place et le rôle de la femme, elle est plus ou moins importante au premier plan ou à l'arrière-plan ; tout dépend. En tout cas, dans ces sociétés-là, il y a une place essentielle qui est faite à l'alliance - ce que j'ai montré - et donc aux femmes. Cependant, elles peuvent n'être que ce qu'on a appelé des trésors animés, c'est-à-dire des objets animés qu'on échange au même titre que les terres ou que d'autres biens précieux ou d'autres biens symboliques : des objets passifs.

Or, l'examen des sources qui a été fait - et je ne suis pas la seule à l'avoir fait - conduit à une réévaluation de la place et du rôle des femmes dans un système - attention - qui reste marqué par la

domination masculine. La domination masculine est quasiment universelle, comme les anthropologues l'ont montré : un système patriarcal où le modèle est patriarcal. Ce n'est pas pour remettre en cause ce modèle de la domination masculine et ce modèle patriarcal. Mais modèle patriarcal et domination masculine ne signifient pas pour autant que les femmes soient opprimées, totalement passives comme certains groupes féministes l'ont affirmé dans les années 60. En réalité, on voit que leur place est, certes, ambiguë mais que leur rôle est réel et qu'il dépasse celui de la seule reproduction biologique. Evidemment, leur rôle est essentiel et d'autant plus essentiel que dans ces sociétés-là, il y a une mortalité très forte et une mortalité infantile très forte donc la survie des sociétés et des groupes passe par la reproduction biologique. Donc rien que pour cela, leur rôle est important : rôle dans l'éducation et rôle dans les tâches domestiques.

Je pense qu'elles ont une place plus grande que cela pour plusieurs raisons. J'ai insisté dans mes travaux sur l'interpénétration du public et du privé, qui signifie qu'il n'y a pas une opposition absolue entre le dehors et le dedans – c'est-à-dire le public qui serait dehors, le privé qui serait dedans – les femmes étant dans ce système complètement dans le domaine du privé et dans le domaine du dedans. En réalité, l'interpénétration du public et du privé qui a tendance d'ailleurs à se renforcer au fur et à mesure qu'on avance dans la période - surtout à la fin de la période, au premier âge féodal - fait que les femmes, les épouses en particulier et les veuves, sont presque nécessairement impliquées dans les questions de pouvoir et qu'à la fin de la période, elles sont associées directement au pouvoir de leurs maris. Et cela se traduit très clairement, par exemple, par l'apparition du titre de « comitissa » - qui n'existait pas auparavant, qui apparaît à la fin de la période carolingienne - mais également par leurs interventions directes dans le domaine diplomatique quand ça n'est pas dans la défense des forteresses. Ceci pour les milieux de la haute aristocratie mais que l'on peut également déceler avec moins de facilité dans certains milieux moins élevés du monde élitare.

Cette interpénétration du public et du privé mais aussi du profane et du sacré confère aux femmes une place particulière dans la sauvegarde de la mémoire et dans la prise en charge de la mémoire liturgique de la famille. C'est un pouvoir important dans une société dont les modèles idéologiques sont des modèles chrétiens, profondément christianisés, à partir de la période carolingienne. Or, on s'aperçoit qu'aussi bien dans la période précédente - d'ailleurs à partir du VIIe siècle et le développement des monastères féminins - qu'à partir de l'époque carolingienne, avec cette prise en charge par le biais des donations des épouses pour le salut de l'âme de leurs maris etc., on se rend compte qu'elles ont une place très importante. Vient d'être montré - ce n'est pas par moi, c'est par l'un de mes collègues Simon MacLean - qu'à partir du début du Xe siècle, les donations qui étaient faites par les rois pour le salut de leur âme et à l'entretien de leurs mémoires à certains grands établissements monastiques,

l'étaient systématiquement par le biais de la reine ; systématiquement. Donc vous voyez, de notre point de vue évidemment, cela peut paraître peu important, anecdotique, dans une société laïcisée comme est la nôtre. Mais quand vous remplacez cela dans le cadre d'une société où l'ici-bas est profondément articulé sur l'au-delà, vous comprenez que c'est un aspect évidemment tout à fait essentiel et qui confère à ces femmes un rôle important, qui s'est considérablement renforcé d'ailleurs à partir de la fin du Xe siècle ; ce renforcement tenant et s'expliquant par plusieurs facteurs.

Il y a d'abord le modèle qui est un modèle qui devient réellement un modèle conjugal - donc d'association de l'épouse - mais également une hypergamie plus forte qui fait que les épouses sont souvent de rang plus élevé et en tout cas de même niveau et donc elles apportent et elles ont des parents puissants. Donc cela entraîne une forte intermédialité des femmes dans les réseaux, des réseaux horizontaux, qui jouent un rôle essentiel. Donc elles sont des intermédiaires quasi obligées, ce qui évidemment leur confère une place essentielle dans des sociétés où les relations interpersonnelles sont de plus en plus importantes. Cela étant, leur rôle reste ambigu parce que leurs capacités d'agir restent toujours fragiles et toujours soumises, évidemment, aux intérêts de leurs maris. Elles agissent dans les intérêts de leurs maris mais quand on démonte les actions de certaines de ces femmes, on voit que les plus habiles d'entre elles – et là vous avez l'individu et les capacités individuelles qui jouent – peuvent à la fois concilier les intérêts de leurs maris tout en sauvegardant les intérêts de leur propre famille.

Objets d'étude

Vos travaux ont notamment souligné une interpénétration profonde entre sacré et profane, religieux et civil, public et privé et éclairent, par le prisme de l'étude des relations entre les individus, leur espace et leurs groupements, les processus de transformation des rapports sociaux.

Comment s'articulent ces différents objets d'étude dans vos recherches ?

Comme je l'ai dit dans votre précédente question, de fait, je crois à une interpénétration profonde du public et du privé, du sacré et du profane, du religieux et du civil pendant cette période du Moyen Age. Je crois même que c'est la caractéristique essentielle du haut Moyen Age par rapport à la période suivante qui, avec la réforme grégorienne, va contribuer à séparer plus nettement, par exemple, le religieux et le profane. Et avec le renouveau du droit romain, la naissance de l'Etat moderne va contribuer à séparer plus nettement le public et le privé. Il me semble que le haut Moyen Age, dans

son ensemble, est caractérisé par cette interpénétration ; ce qui ne signifie pas, bien entendu, qu'il n'y a pas des changements et qu'il n'y a pas une évolution.

Par exemple, pour l'interpénétration du religieux et du civil, il y a évidemment des différences dès le départ entre les clercs et les laïcs et une tentative à partir de l'époque carolingienne pour séparer davantage les clercs des laïcs sans que ça n'ait produit des effets majeurs avant la réforme grégorienne puisque précisément, tout est lié dans ces sociétés-là et que, comme ça a été montré par d'autres, en fait les liens entre les laïcs et les clercs sont quasiment inextricables et l'ensemble de la construction sociale tient par cet enchevêtrement des liens entre Eglise, laïcs mais aussi entre ici-bas et au-delà.

Donc l'interpénétration fait qu'on peut difficilement séparer les deux et que tout cela est sous-entendu par une circulation des biens qui tend à transférer, au titre du salut, du souci des pauvres etc., une partie importante des biens matériels sous le dominium de l'Eglise. Il y a donc une circulation de ces biens qui se fait finalement au bénéfice des églises mais qui rend les liens quasiment inextricables jusqu'à que ces liens soit progressivement rompus dans la période suivante. Et c'est cette rupture des liens, cette séparation des liens qui est importante.

Comment s'articulent ces différents objets d'étude dans mes recherches ? A partir des travaux sur la parenté, j'ai été amenée à m'intéresser bien entendu au religieux, au social, un peu à l'économie. Mais parallèlement à ces travaux sur la parenté, j'en ai fait d'autres qui ne concernaient pas la parenté. Donc finalement, je me suis intéressée à ces différents objets d'étude. Savoir comment ils s'articulent dans mes propres recherches, je dirais que c'est plutôt aux autres qu'à moi de le dire... J'espère que ces différents champs de recherches sont articulés, y compris le politique qui me semble essentiel. Savoir comment ils s'articulent, j'avoue que je n'arrive pas à le voir moi-même. J'ai réfléchi mais je ne suis pas capable moi-même d'aller plus loin dans la réponse.

Votre approche de l'histoire médiévale est-elle sous-tendue par une ambition de saisir la totalité du réel, d'écrire une histoire totale des sociétés médiévales ?

Je dirais que je serais forte ambitieuse et assez vaniteuse si je prétendais pouvoir saisir la totalité du réel, c'est-à-dire écrire une histoire totale. C'est vrai qu'on a beaucoup parlé d'histoire totale, en particulier à propos des grandes thèses d'histoire régionale des années 70-80, des historiens qui envisageaient absolument tous les aspects d'une question. Dans la mesure où je n'ai pas fait d'histoire régionale, puisque j'ai travaillé sur un espace beaucoup trop large pour être qualifié d'histoire régionale, je ne peux pas dire que j'ai fait de l'histoire totale ni même d'ailleurs essayer de faire de l'histoire totale.

Si j'ai bien essayé de comprendre ces sociétés et de voir comment s'articulaient les différents champs, je n'ai pas approfondi chacun de ces champs. Et en particulier, je ne me prétends pas du tout une historienne de l'économie. Je sais très bien que l'économie est importante, qu'elle joue un rôle, je dirais, comme Karl Polanyi, qu'elle est enchâssée dans le politique et dans le social. A ce titre, j'en tiens compte mais je ne suis pas une spécialiste de l'économie. Je ne vais pas dire que je sais comment fonctionnent les domaines ruraux etc. Ou plutôt si je le sais, c'est parce que j'ai lu des choses mais je n'ai jamais directement travaillé sur ces questions parce que je pense qu'aucun historien n'est capable d'approfondir une recherche en prenant absolument tout en compte. On peut s'intéresser et lire les travaux des autres mais rendre tout en compte dans sa propre recherche, ça me paraît difficile.

Je me suis quand même intéressée à l'économie à travers, par exemple, l'utilisation des ressources. [Pour] le colloque qui va avoir lieu la semaine prochaine à Rome, on m'a demandé de m'intéresser aux ressources du roi dans le royaume de France au Xe siècle, je le fais mais je n'en déduis pas que je suis une spécialiste de l'économie ni que je fais de l'histoire totale. Je ne suis pas une spécialiste de la production et des échanges. Mais j'essaie d'intégrer dans les domaines de recherche que je connais - c'est-à-dire le politique, le religieux, le social - j'essaie d'intégrer ces différents facteurs pour essayer de rendre compte le mieux possible, sinon de la totalité, du moins d'une partie de cette totalité de l'histoire de ces sociétés.

Sources

Vous travaillez à partir de sources à la fois lacunaires et hétérogènes : écrites, épigraphiques, iconographiques et archéologiques. Ces sources se caractérisent également par leur prisme déformant complexifiant ainsi la compréhension des réalités sociales des sociétés médiévales. Pouvez-vous nous expliquer votre mode d'utilisation de ces sources ? Ces caractéristiques ont-elles des conséquences sur votre analyse et votre écriture de l'histoire ? Quelles sont-elles ?

De fait, les sources du haut Moyen Age sont disparates, lacunaires et hétérogènes. Tout le monde le sait, il faut faire avec elles de toute façon. On est plutôt mieux lotis que les spécialistes de l'histoire byzantine ou même que les spécialistes de l'histoire ancienne, moins bien lotis que les spécialistes des périodes postérieures. Nous avons un corpus qui peut s'élargir grâce aux rares découvertes que l'on fait encore en ce qui concerne les textes mais aussi par l'apport des sources archéologiques ou, comme vous l'avez dit, épigraphiques etc. Et puis surtout, par une nouvelle lecture de ces sources et je crois que c'est un peu l'objet de votre question.

Ces sources en particulier textuelles constituent en effet un prisme déformant bien connu puisque d'une part, les clercs ont pratiquement le monopole de l'écrit durant tout le haut Moyen Age, mises à part quelques exceptions, et que d'autre part, les hommes sont aussi très souvent les seuls auteurs. On a relativement peu d'écrits de femmes. On en a mais enfin pas beaucoup. Donc un discours qui est celui des clercs et qui est celui des hommes. Evidemment, le prisme est doublement déformant.

Il est donc nécessaire de les déconstruire, d'autant plus que ce qui a été bien mis en lumière ces dernières décennies avec le linguistic turn, c'est que tous les textes écrits par des hommes, par des femmes, par des clercs, par des laïcs sont des discours construits, de toute façon, et que nous n'avons accès qu'aux discours et à ce que les auteurs veulent bien nous en dire. Et donc la réalité est encore plus difficile à saisir. Certains disent même qu'elle est impossible à saisir. Je n'irais pas jusque-là parce qu'à mon avis, à ce moment-là, si on n'analyse plus que les discours en tant que discours, on renonce à comprendre justement ces sociétés.

Mais il faut déconstruire ces textes, déconstruire ces sources, y compris d'ailleurs les sources archéologiques, et chercher, pour ce qui concerne les textes, les intérêts de l'auteur. C'est un travail, je dois dire, qui est passionnant et que j'ai beaucoup aimé à faire ces dernières années. Je pense par exemple au manuel de Dhuoda dont j'ai fait une sorte de relecture politique en plusieurs étapes et, oui, qui m'a passionnée, parce que derrière ce texte qui semblait poussiéreux, plein de bonnes intentions, dont finalement les historiens ne savaient pas quoi faire sinon dire que cela ressemble aux miroirs qu'ont écrits les évêques pour les rois ; derrière ce discours, il était possible de chercher les intentions politiques de cette femme et de se demander si ce discours politique qu'elle faisait passer par l'intermédiaire du manuel à son fil représentait son discours à elle, le discours de son mari, le discours du couple. Enfin, plein de questions qui touchent aux questions que vous m'avez posées tout à l'heure, c'est-à-dire celle de l'individu, celle du couple dans des sociétés comme ça.

Vous voyez, à partir d'un simple texte comme ça qui est passionnant et unique puisque c'est écrit par une femme. Mais si elle l'a écrit, c'est parce qu'elle se trouvait, et sa famille aussi, dans des conditions particulièrement difficiles, exilée qu'elle était au fond de la France, son fils otage pratiquement à la cour du roi et son mari en quasi rébellion. Donc un contexte très difficile où probablement, elle était la seule de la famille à pouvoir faire passer ce message. En tout cas, c'est ainsi que je l'interprète. Vous voyez à partir d'un texte comme celui-là, on peut, je crois, en le déconstruisant, démonter, au fond, l'idéologie d'un groupe qui est le groupe dirigeant de l'époque, voir en quoi il se démarque de l'idéologie royale classique, telle qu'elle est développée par les miroirs royaux et par le roi lui-même dans son discours - discours aussi bien idéologique que cérémoniel etc. - et puis aussi à un autre niveau, celui de l'individu, de la femme, du couple conjugal, du fils par rapport aux parents etc. Voilà

un exemple de déconstruction - il y en a eu d'autres - qui, me semble-t-il, est une avancée qui a été faite à la suite de ce courant du linguistic turn, qu'il ne faut pas pousser trop loin, mais qui, me semble-t-il, est intéressant.

Et puis pour dépasser aussi le caractère déformant qui peut bloquer du discours, cette fois-ci des clercs, il faut prendre en compte justement l'interpénétration dont j'ai parlé tout à l'heure. Les clercs évidemment écrivent en tant que clercs mais aussi en tant que membres de l'élite. Ils font partie eux-mêmes des groupes élitaires et on le voit bien lorsqu'on reconstruit les réseaux. Et là aussi, l'étude des réseaux, l'analyse des réseaux, c'est une manière de replacer les individus dans leurs groupes mais de voir aussi comment ils interagissent, y compris les clercs, et de pouvoir interpréter les discours de ces clercs qui, quelques fois, sont aussi les discours du groupe dominant tout simplement. Donc ce sont des manières, je crois, de tenir compte des prismes déformants mais de pouvoir dépasser ces prismes déformants. Je crois qu'il ne faut pas baisser les bras mais il faut bien avoir à l'esprit le fait qu'on a des discours construits.

Perspectives historiographiques

A l'occasion de votre départ en retraite est paru en 2015 l'ouvrage *Mélanges en l'honneur de Régine Le Jan* regroupant, en deux volumes, différentes contributions de vos étudiants, collègues et amis. En préface, Chris Wickham reprend la phrase de Jinty Nelson et parle de vos travaux en ces termes : “*generous enough to inspire a whole research agenda*”. Quelles pistes de recherche donneriez-vous aux actuels et futurs historiens médiévistes ? Quels champs d'étude sont encore à découvrir ou à approfondir ? Et quels sont vos propres projets ?

D'abord, Chris Wickham a été très gentil avec moi, à tel point que j'en étais gênée à lire la préface [rires] et que j'avais du mal à me reconnaître. Quelles pistes de recherche donneriez-vous aux actuels et futurs historiens médiévistes ? C'est une question très difficile. J'ai orienté mes doctorants dans des perspectives très diverses. Ils ont travaillé et travaillent dans des perspectives et sur des sujets extrêmement différents qui ont pour point commun le haut Moyen Age... Et l'étude des sociétés, mais sous des angles très divers, et en suivant finalement leurs propres centres d'intérêts. Après, à l'intérieur de leurs recherches, j'ai guidé, et ils ont eux-mêmes tenu compte des travaux et des programmes de recherche collectifs auxquels ils ont été associés.

Les programmes de recherche que j'ai initiés, « Transferts patrimoniaux » puis surtout « Les élites au Moyen-Age », « La compétition au Moyen-Age », ont permis d'aborder tous les champs. Vous parliez tout à l'heure d'intégration, d'articulation entre les différents champs de recherche. Je pense que des

thèmes comme ceux-là permettent d'articuler et d'intégrer. Donc à partir de là, quelles pistes de recherche... Je dois dire que je suis incapable de répondre à cette question-là parce que tout est objet de recherche. Tout dépend de la façon dont on cherche et de la façon dont on oriente sur un sujet donné. J'ai une étudiante qui a travaillé sur les emporia et leurs hinterlands. Un autre qui vient de soutenir sur les lieux de pouvoir et les espaces de domination en Auvergne. Un autre qui a travaillé sur Gottschalk et la prédestination.

Chacun a utilisé dans son domaine la boîte à outils que j'espère lui avoir donné au cours des années de formation mais dans des domaines extrêmement différents qui vont des querelles théologiques, à l'économie, à l'archéologie, et d'autres ont travaillé sur la parenté. Mais je crois que toutes les pistes de recherche sont intéressantes. Bien entendu, il y a encore beaucoup de choses à faire dans le domaine du gender, par exemple, dans le domaine de l'histoire des femmes, dans le domaine de l'histoire religieuse, de la parenté, il y a encore beaucoup de choses à faire, des artisans, des villes, de la naissance des villes. Je dirais que toutes les pistes de recherche sont bonnes à prendre, le tout étant de bien les prendre et de bien orienter ses recherches en restant ouvert à toutes les possibilités qui s'ouvrent, en tenant compte de toutes les sources et en essayant de construire un discours cohérent qui clarifie, qui explique et qui aboutit à des conclusions les plus claires possibles. Je crois que c'est ainsi que je pourrais dire.

Quant aux champs d'étude qui restent à découvrir, je crois que j'ai répondu. On peut reprendre toutes les sources. Toutes les sources du haut Moyen Age ont déjà été utilisées, sauf les sources archéologiques, mais maintenant on peut croiser les deux, ce qui permet de renouveler complètement d'autres types de sources. Je pense aux travaux de Cécile Treffort sur l'épigraphie, par exemple. Il y a encore beaucoup de choses à faire à partir des sources épigraphiques, dans différents domaines, et à approfondir parce qu'on peut reprendre les travaux des prédécesseurs au bout de quarante ans.

Quant à mes propres projets, j'ai travaillé ces dernières années sur les émotions. J'ai beaucoup travaillé sur l'amitié depuis quelques années. J'ai fait un certain nombre d'articles. J'ai travaillé sur la haine parce que j'ai voulu articuler l'amitié et la haine, ce qui a rendu le sujet beaucoup plus compliqué. Et je suis en train de terminer un livre là-dessus, j'espère le terminer bientôt. Et ensuite, j'aimerais approfondir les travaux sur les femmes.